

Le premier jour de janvier 1540 , Charles-Quint recevait à Paris une splendide hospitalité du monarque qui n'avait trouvé , quinze ans auparavant , qu'une humiliante prison à Madrid. Cet acte de confiance magnanime d'une part , et de générosité chevaleresque de l'autre , eut un immense retentissement en Europe et rendit sensible , aux yeux de tous , une union politique , dont les témoignages s'étaient jusque-là renfermés dans les arcanes de la diplomatie. Comme dans toutes les circonstances qui laissaient prévoir un rapprochement entre ces deux princes , le contre-coup de cet événement se fit sentir à Constantinople et réveilla les susceptibilités de Soliman. Ce fut pour Rincon l'occasion de nouveaux efforts d'adresse et de persuasion , afin de dissuader le fier et ombrageux Musulman auquel il parvint à inculquer des idées plus saines sur les mobiles de la politique française ; on trouve la preuve de son succès dans ce qui se passa au sujet de la question vénitienne. La France , comprenant que la stabilité de la seigneurie comme état indépendant exigeait une prompte paix avec la Turquie , avait , malgré son premier échec , persisté à exercer son influence médiatrice dans cette affaire. Grâce à ses soins , la paix tant désirée fut conclue vers le milieu de 1540 ; elle inaugura , il est vrai , le déclin de la domination des Doges , en Orient , puisque leur gouvernement fut amené à consentir la cession des îles de l'Archipel ; mais elle fut , dans ce moment critique pour la seigneurie , un bienfait et une ancre de salut , dont tout l'honneur revint à François I^{er}. Rincon donna , en réjouissance de cette paix , une fête splendide dans sa résidence de Péra.

Si le traité stipulé par Rincon avait sauvé les restes de la domination vénitienne , là ne s'arrêtait pas toute sa portée ; il avait encore pour la France l'immense avantage de lui subordonner une alliée inquiète et jalouse , dont le dépit ne pouvait se dissimuler à l'aspect de la suprématie que prenaient